

Grenier de Vies

Damien Garaud

Mars 2006

« Dans un grenier où je fus enfermé à douze ans j'ai connu le monde, j'ai illustré la comédie humaine. »

Vies, Illuminations, RIMBAUD.

Cette nouvelle est sous licence Creative Common By Nd.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/3.0/deed.fr>

Affalé par terre, je me les pèle sévère. Je me lève, marche. Muscles endoloris, ils craquent, comme des pas sur la neige fraîche. Lentement, j'avance, comme sur du sable. Cette ville est un immense désert. Des dunes carrées, vitrées et bitumées, des rues vides, des gens aveugles. Ces gens qui ne me voient pas. Ils n'osent pas. Regardez-moi bon sang, regardez-moi ! Voyez ma tronche, ma peau rouge et craquelée, mon manteau crade, mon haleine puante. Je suis un mirage urbain. Dehors, tout seul, comme un con. Et même pas de quoi becqueter. Une de mes règles de vie : ce qui est aux ordures est à moi. Je fouille poubelles sur poubelles. Beuark... dégueulasse. Quand j'ai la chance d'avoir un peu de monnaie, je m'achète une baguette et mon rouge, celui qui te ravage aussi bien l'intérieur que l'extérieur. Y'en a qui se plaignent : « Comment ils font pour vendre un truc pareil ? Y'a des gens qui achètent ? » Heureusement qu'ils le vendent malheureux ! Comment je ferai pour partir au pays des merveilles moi sinon ? Je te jure. Un banc s'offre à moi. Au moins, lui m'accepte. Il reste là, immobile et ne pipe mot. T'es mon pote le banc, t'es mon pote. Je me siffle le tiers de ma bouteille, rote un bon coup. Un couple me jette un coup d'œil écoeuré. Faux culs ! Comme si vous ne l'aviez jamais fait ! Je me frictionne les mains, les jambes. Il fait combien là ? Il doit faire moins quarante douze ! Ah, l'hiver, satanée faucheuse des gens de la rue. Je me lève et marche, encore. Au coin d'une rue, un appartement chicos. La fenêtre est ouverte. J'entends gueuler. Un même râle et pleure. « J'veux pas rester là. J'ai dit à Pierre que j'sortais, qu'on irait ... »

— Non.

— Mais maman ...

— Non j't'ai dit! »

Restes-y mon petit. Profite de ta maison. Y'a rien dehors. Je le sais, j'y suis tout le temps. Reste. Ferme ta porte. Bien au chaud. Regarde-moi. Je suis libre d'errer où je veux. Et alors? Je reste prisonnier de la rue, enfermé dehors. Je continue à maugréer tout en marchant. Soif. Et merde, j'ai oublié mon rouge.

Je suis l'enfant détenu dans sa chambre et incompris. « J'veux pas rester là. J'ai dit à Pierre que j'sortais, qu'on irait ...

— Non.

— Mais maman ...

— Non j't'ai dit! »

Elle sort, ferme ma porte, déterminée. « Et ferme-moi cette fenêtre! ». Je tambourine à la porte et cris jusqu'à en perdre mon souffle. Je sais que sa décision est prise. Cet après-midi, ma chambre me servira de refuge et de prison. Aujourd'hui, il fait beau. Le soleil d'hiver discute avec la fraîcheur du vent. Aujourd'hui, les enfants sortent, s'amusent, courent et rient. Aujourd'hui, je resterai enfermé.

Je l'entends encore râler pour elle-même à l'autre bout de l'appartement. Elle pleure. C'est encore l'autre qui nous bouffe notre vie. Il mordille, rumine mais n'avale pas et ne recrache pas. J'en ai marre. Qu'il crève! Il a dû sortir et elle a pas voulu me le dire. Pourquoi il fait ça? Deuxième déménagement en trois ans. Beau-père pourri! Il fait que nous tourmenter. J'en ai marre! Salauds d'adultes! J'accompagne ma maman. Regarde maman, je pleure avec toi. Des larmes de rage coulent. Je retiens mes sanglots. J'ai honte de pleurer. Les garçons, ça pleurent pas. Mes larmes séchées, je tourne en rond et me calme.

Volonté de prendre l'air. Mes genoux sur le lit, je m'accoude à la fenêtre. Je voulais juste sortir. Regarde comme il fait beau. Quand t'as froid, y'a le soleil qui vient te réconforter. Les rayons te chatouillent les yeux. Le vent charme et caresse tes joues timides qui finissent par rougir. En plus, la lumière est plus belle. En été, c'est jaune, c'est lourd. En hiver, la lumière est fraîche. Les ombres sont pures. Quand j'ai froid, j'aime bien. Y'a l'écharpe en laine rouge de mamie qui me gratte le coup, y'a les gants encore humides de la neige du matin. Avec Pierrot, on s'amuse à souffler la fumée comme les héros quand ils fument au cinéma. Puis on essaie de draguer Marie et Claire. Mais ça marche pas. Elles comprennent rien aux vraies choses de la vie les filles.

L'imagination est mon évasion. Alors je me vois jouer au foot avec mes copains, faire les fiers devant les filles qui font des jeux plus « intelligents ». Je pense aux bêtises que je vais apprendre à ma petite sœur : les pétards dans les boîtes aux lettres, les « je sonne-je cours » et d'autres encore. Je rêve d'avoir le courage de dire à Marie, en la regardant dans les yeux, un simple « t'es belle quand tu souris ». Puis je regarde les gens passer et me pose des tas de questions. Comment elle a pu appeler son chien? Où est mon papa en ce moment? Qu'est-ce qu'elle fait Marie? Oh il est bien habillé le monsieur, tu crois qu'il fait quoi comme métier?

Courtier. Métier de dingue. La veille, ma boss me réclame. Ton hautain : « Je veux que tu sois présent samedi. On a besoin de toi. Le client ne tolérera aucun retard. Et te défile pas comme la dernière fois, je commence à te connaître. » Commencer à me connaître. Me défiler. Elle ne connaît rien. Ni moi, ni personne. Son look de jeune branchée et de

petite péteuse cheftaine me met en rogne. Pour me détendre et passer mes nerfs, je me vois prendre son petit cou frêle, serrer sa gorge de sale garce en susurrant à son oreille de belles insanités. Elle ne sait pas l'investissement que je mets dans ce boulot depuis cinq ans. Je ne pense qu'à ça. Le client, la réunion, les collègues et cette chef. Hors boulot, je pense boulot. Pause midi, on discute affaires et commérages. Je rêve même de dégoter le contrat et de faire un gros pourcentage. Au travail, on bosse ensemble mais au fond c'est la concurrence. Le plus gros portefeuille, les plus gros chiffres. Et j'aime ça, parce que c'est un milieu dans lequel j'excelle.

Je suis parti plus tôt ce matin. Il me manquait de la poudreuse. Je suis allé chez mon fournisseur officiel : Didier Collat, « DC » prononcé « DiCi » ou encore « Drugs&Co ». J'ai pris mon sachet. « Reste prendre ma petite nouvelle ». J'ai donc aligné sa « spéciale ». Quand tu vas chez « DC », ce n'est pas un café ou un autre coup à boire qu'il te propose, c'est une ligne de poudreuse.

Avant de partir, j'ai vu ma femme sur le palier en robe de chambre. Elle m'embrasse et demande : « Tu essaieras d'être plus présent quand la petite sera là ? ». La petite, la petite. Elle me gonfle avec la petite. Pour l'instant, je n'ai pas à me plaindre. Sa libido est à son comble et ses centres d'intérêts se portent sur des magazines, émissions de santé et achats d'une femme enceinte. Mais dans quatre mois. Fini. Ce sera pleurs, biberons et couche-culottes. Raison de plus pour être souvent au boulot. Nuits courtes et stressantes en perspective. Solutions : coke à gogo la journée et cannabis le soir avant de se coucher. Faire des enfants coûte cher.

Je traverse sans regarder, tourne à droite. Ma voiture. Je sors les clés. « Bip bip ». J'entre. Refuge et tranquillité. « Pensons à autre chose » me dis-je. Je mets Radio Classique et démarre. Mes pensées, comme des post-it collés sur le pare-brise. « Rappeler M.Einbrüner, lui dire que ... », « Finir le rapport AvTech pour lundi à la première heure », « Revoir les préparatifs pour la réunion de mercredi avec Michel », « Montrer à l'autre pétasse de quoi je suis capable ». Ces post-it apparaissent dans mon esprit au rythme de la musique. Carl Orff, Carmina Burana. « O Fortuna ». Mon morceau préféré.

Vieille et cancéreuse, je traîne mes os depuis déjà trop longtemps dans cet hôpital.

*« O Fortuna
velut luna
statu variabilis ... »*

Sur les premières paroles de ce morceau, je tends ma main ridée et éteins la petite radio posée sur la table de chevet. Ô Fortune, fortune. L'heureux hasard ne m'a pas souri pour ma fin de vie. Tous les jours, je balade mes yeux dans cette chambre. Petite et vide, je la connais par cœur. À gauche, une lampe de chevet, un bouquet de fleurs fanées et la penderie. À droite, la salle de bain, la télé, le radiateur en dessous la fenêtre. Une non-odeur y règne et fait loi. Nulle bactérie, nulle poussière. Environnement trop idéal. Tout est blanc et sans goût. L'hôpital est un autre monde où l'on met toute une vie à mourir. Combien de personnes souhaitent rejoindre Dieu et sont maintenues en vie dans des bâtiments de santé ? Je désire partir. Quitter mes proches pendant qu'ils n'ont pas l'image d'une mort-vivante perdant l'esprit. M'en aller, simplement, saine d'esprit. Ce simple souhait, l'ordre des médecins n'en veut pas.

Immobile, allongée sur ce lit, je traverse de nouveau la pièce du regard. Elle se modèle selon mes désirs. Je forme, déforme, agrandis, construis. Le plus souvent, j' imagine ma chambre, mon salon, ma cuisine. Je m'évade chez moi et essaie de me souvenir des

moindres détails. Mon chez moi, abandonné. Sans vie, appartement rime avec néant. La poussière et l'obscurité mènent une bataille victorieuse. Puis je tue le temps à me souvenir. L'heure de la sieste, je pose mon tout petit sur ma poitrine. J'imagine son avenir. Lui, je le soupçonne de penser à son ancien cocon aux rythmes de mon cœur qui bat la mesure de sa vie. Le dimanche, jour de réunion. Ma petite famille se réunit autour d'un café et biscuits l'après-midi, alcool et gâteaux apéritifs le soir venu. Je ne dis rien. Je ris et écoute leurs conversations. Seul leur présence me suffit. Les promenades de ma jeunesse, à pieds ou à vélo pendant mes vacances en Normandie puis la récolte des fruits de saison avec mes cousines en chantant Jacques Brel et se moquant des hommes. Ma mémoire s'estompe. Elle tombe dans l'oubli tel les gouttes de cette perfusion intraveineuse.

Je ne veux plus rester ici. Mourir chez moi. Je partirai, entourée de mes souvenirs. Mes photos, mes meubles, mes tableaux sonneront la messe et prieront pour moi. Je les abandonnerai en leur souhaitant bonne chance. Je ne pourrai même pas terminer l'écharpe en laine rouge pour mon petit-fils, assise dans la cuisine à attendre patiemment que ma sauce mijote au son de la musique classique. Que la mort m'emporte où je suis née. N'est-il pas inhumain d'interdire une vieille femme comme moi de finir sa vie chez elle ? Et non dans une pièce blanche, aseptisée, entourée de blouses, de compte-gouttes et d'instruments électroniques. Pour ne plus penser à tout ça, je passe mon oubli devant la télévision. « Exactement chère Adeline. Monsieur, Vous venez de gagner la modique somme de ... ». Et je change de chaînes, j'oublie et attends.

Une salle. Des gens blancs. Ils prétendent que je suis fou. « Exactement chère Adeline. Monsieur, Vous venez de gagner la modique somme de ... ».

Jeu pourri. Me déconcentre pas, j'écris. Une histoire. L'histoire de tout le monde. L'histoire de personnes. Un vieux solitaire qui fuit son présent. Il prend sans arrêt des photos. Il en mange. Il en vit. Une prostituée à vélo. Elle traîne son enfant derrière elle, le dépose chez des amis et s'en va donner du plaisir. Un homme amoureux de toutes les femmes. Il embrasse, caresse, couche, éjacule et ensuite pleure, pleure, sans comprendre. Une enfant malade. Elle ne bouge plus et rêve de s'envoler. Elle regarde ses peluches qui se marient, se disputent et cuisinent.

« Une question maintenant à cinq milles euros. Écoutez bien ».

Je marmonne : « Éteignez ». Je me lève avec violence et cris ces trois mêmes syllabes : « Éteignez, éteignez, éteignez ! ». Je crache sur l'écran, bouscule violemment un téléspectateur. Les hommes blancs me prennent. « Esclaves ! ». Ils m'emmènent dans ma chambre. « Mes personnages ! ». Je les supplie : « Ne les laissez pas ! Rendez-les moi ! En... Enfoirés ! ». Quelques minutes plus tard. Je suis enfermé et calmé. Je repense à mes enfants de papier.

Je vis mes personnages : je suis seul, pauvre, amoureux, jeune, prétentieux, égoïste, enceinte, vieille, nostalgique, insomniaque, aigri, fragile, triste, intelligent, riche, croyante... Je les rends vivants, réalistes, pleins d'émotions. Eux m'obsèdent. Ils me parlent, dorment avec moi, envahissent mon sommeil, me suivent, me regardent. Me jugent-ils ? J'ai peur. Je m'effraie de leur jugement. Je crois les entendre « Pourquoi m'as-tu fait violent ? Pourquoi suis-je morte ? Bourreau, pour quelles raisons ? As-tu le droit de choisir pour nous ? ». Je m'imagine en face d'un juge sévère et impartial, tellement juste. Tous mes personnages passent à la barre. Et je subis, je subis. Comment me défendre ? J'en vois brûler mes écrits, mes recueils. Des personnages s'immolent. D'autres pleurent et trempent les pages. D'autres encore les déchirent, quelques-uns les avalent. Chaque page est un pieu,

enfoncé profondément dans la chair de ma conscience.

Ma muse est là. Elle observe sans mot dire. Que pense-t-elle? Se sent-elle coupable? Je ne l'espère pas. Tu es la seule. Tu es tout ce qui me reste. Je t'en supplie, ne me juge pas, ne t'en vas pas. Reste, reste. Protège-moi. Libère-moi. Je t'enlacerai de mes écrits, mon encre te rendra hommage. Laisse-moi seulement te voir, t'approcher sans te toucher, sentir ton parfum, ton souffle, frôler ta peau, boire ton regard. Tu t'en vas et mon existence est perdue. Où irais-je? Dans un désert, noir de sable. Seul, nu, sans un stylo, sans une page, je foulerai les dunes de mes pêchers. Je traverserais ma punition à l'infini. La mort m'est interdite, elle serait trop belle, comme une libération. La nourriture aurait le goût de chacune des personnalités les plus horribles. L'eau, presque de la boue, serait la marque des souffrances que j'ai commises. Le vent serait tantôt brûlant et glacé, tantôt doux et violent. J'entendrais sans cesse plaintes, insultes, pleurs et cris.

« Abandonne » me murmure une voix. Je reprends conscience. Je me sens bien là. Abandonner mes personnages? Rester ici? L'idée me plaît. Cet endroit clôt, quelque part, me rassure. Pourquoi tout le monde veut sortir? Moi, je veux demeurer ici. Laissez-moi. Fermez cette porte épaisse à clés et jetez-les, mangez-les, faites-les fondre. Qu'on me laisse.

À chacun sa prison. La mienne, je vis désormais pour la chérir.